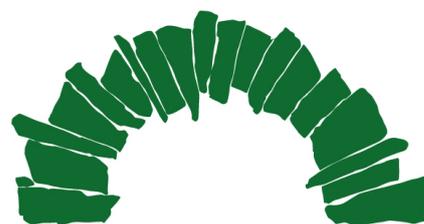


Les rencontres du film d'art

24 – 27 janvier 2019 • 6^e édition



D'après Andy Goldsworthy



LA MORT DE DATON

DE ALICE DIOP,

2010.



Née en 1979 à Aulnay-sous-Bois (France), Alice Diop est tombée dans le documentaire malgré elle « c'est le fruit d'une heureuse rencontre avec un documentaire d'Eliane de Latour », rencontre qui lui permet de réaliser la force des messages pouvant être véhiculés dans les documentaires et la possibilité de croiser.

Quinze ans après son départ d'Aulnay-sous-Bois, elle revient pour filmer la diversité culturelle de son quartier d'enfance dans son premier documentaire *La Tour du monde*.

Son film *Vers la tendresse* est lauréat dans la catégorie du meilleur court-métrage aux Césars 2017. Lors de la remise de son prix, Alice Diop, le dédie aux victimes de violences policières, citant Zyed et Bouna, Théo et Adama Traoré.

L'ANALYSE

Steve se tient devant son miroir, il travaille sa diction, un bouchon dans la bouche. Débuter le film avec cette scène, c'est montrer que Steve doit ré-apprendre un langage, une façon de s'exprimer. Il fait face à son reflet, et tout le film sera bâti sur la problématique de l'image que Steve renvoie. Il doit faire l'apprentissage d'une transformation.

Nous pénétrons avec Steve dans le bâtiment qui abrite le cours Simon : un univers étagé où partout des apprentis comédiens répètent, jouent, s'entraînent. Steve erre d'un étage à l'autre, navigue dans ce monde où il est la seule personne de couleur noire. Sa stature imposante remplit le cadre et les couloirs étroits, et la multitude d'encadrures de portes viennent alimenter la sensation d'enfermement. Steve n'a pas de liens directs avec les autres élèves et ne paraît pas à l'aise dans cet environnement qui n'est pas taillé pour sa carrure. Il ne semble pas à sa place.

Car Steve vient de la cité des 3 000 à Aulnay-sous-Bois et a toute la peine du monde à se sentir légitime dans ce milieu du théâtre qui n'est pas son milieu social d'origine. Pour lui, c'est un nouveau territoire à conquérir : « J'ai envie d'être la future star. Hollywood c'est pour moi ! » Mais il ne parvient pas à s'intégrer au groupe des élèves du cours Simon : « Des fois je me sens pas à ma place. On n'est pas pareils, on n'est pas dans le même monde ». Steve rêve de gloire et doit trouver sa place au sein d'un groupe où il est « l'autre », où il se sent différent.

Au bar après les cours, il ne partage pas l'allégresse de ses camarades, une sorte de lourdeur semble peser sur lui. « T'as souvent l'air préoccupé » lui dira plus tard la réalisatrice Alice Diop. Lorsqu'une fille du cours s'adresse enfin à lui, c'est pour lui dire qu'elle trouve qu'il a l'air « dur ». Steve lui répond, sur la défensive : « ben j'ai grandi dans la dureté donc je vais pas m'inventer une vie ».

Alors qu'il se confie à la caméra d'Alice Diop, il explique que les élèves trouvent qu'il fait peur. La réalisatrice le filme en plan rapproché, avec une caméra sur pied : chaque mouvement de Steve dans le cadre nous fait ressentir sa colère intérieure. Toute sa vie, à cause de sa carrure, de sa façon de parler, de là d'où il vient, il a dû subir les à priori craintifs des gens, et répète en boucle : « je suis pas comme ça », jusqu'à ce que la colère sorte dans ses mots : « ils vont voir le jour où je vais vraiment faire peur ces fils de pute ». Steve est comme programmé par le regard que les autres portent sur lui : les gens le voient comme effrayant et potentiellement violent, et c'est ce regard qui conduit Steve à devenir agressif dans ses propos.

Alice Diop filme un jeune homme qui a décidé de déjouer les statistiques pessimistes du déterminisme social, et de se battre contre l'image que les gens ont de lui, en suivant sa passion : le théâtre. Le trajet en RER revient comme un refrain, un leitmotiv dans le documentaire. Ce train de banlieue est le lien entre deux mondes : le théâtre parisien et la cité de Steve. Deux lieux très proches géographiquement, mais qu'Alice Diop nous fait ressentir comme lointain par les constants allers-retours en RER de Steve, comme s'il faisait chaque fois un véritable voyage, presque un exil. Alice Diop le filme comme un « immigré de l'intérieur ». Steve est tiraillé entre deux mondes très différents et doit naviguer entre chaque univers en adoptant ses codes, ce qui le conduit à perdre son identité et à se décourager : « je sais plus où me placer, je sers à rien ».

Lorsqu'il découvre le très beau et luxueux théâtre où ils vont jouer devant un public pour la première fois, Steve paraît dépassé. Alice Diop capte son trouble, il cherche sa place, ne sait pas où se mettre – il n'est pas dans le même rythme que les autres. A contrario, dès qu'il joue sur scène, Steve semble se métamorphoser : il est pleinement à ce qu'il fait et s'épanouit sur la scène. Dès qu'il regagne les coulisses, il semble perdu. Plus la formation avance, plus Steve se sent seul : « le chat de gouttière de la classe ». Sa sensation de ne pas faire partie du même monde que les élèves du cours Simon s'accroît. Mais « La mort de Danton » n'est pas seulement le parcours d'un jeune de cité, le mal de Steve est universel : il n'a pas confiance en lui. Et cette timidité va au-delà de toute stigmatisation par rapport au quartier difficile où il a grandi. « C'est pas le complexe du mec de la cité. J'ai jamais eu confiance en moi, c'est comme ça ». La vision que les autres ont de lui le bloque, l'empêche de s'épanouir : « tout le temps je fais peur ! J'arrive même plus à parler ».

Plus que tout, Alice Diop recherche ce qui est universel dans le parcours de Steve, et non ce qui est particulier à sa condition sociale. « Tu me dis souvent que tu as peur de l'avenir », lui dit-elle. « C'est quoi cette peur de l'avenir ? ». Il répond : « C'est de ne pas réussir ». Cette peur de l'échec, elle est commune à tous.

Alice Diop filme aussi sa timidité face à un agent qui désire intégrer Steve dans son « écurie » d'acteurs. Nous découvrons lors de cette scène que les acteurs de référence de Steve ne sont pas des acteurs noirs comme Omar Sy ou Will Smith, mais des comédiens de « l'ancienne école » comme Jean Gabin ou Lino Ventura. Steve ne s'identifie pas instinctivement à des acteurs de la même couleur de peau que lui : son imaginaire de comédien est universel.

Mais ce qu'il ne semble pas voir, et ce qu'Alice Diop nous révèle avec sa caméra, c'est que cette pensée universaliste n'est pas partagée par le monde du théâtre. Steve est cantonné aux rôles de « noir » par son professeur. Le premier rôle que nous le découvrons répéter est celui d'un « noir » accusé d'avoir tué un « blanc ». Steve sera enfermé dans ce carcan dramatique du noir face au blanc pendant ses trois années d'apprentissage. Dans le premier spectacle, il joue une caricature d'« indigène », portant un pagne à l'africaine. Pourtant, pour Steve : « quand on monte sur les planches, on est libre » : il ne se rend pas compte quand quel rôle il est enfermé.

C'est lorsqu'on lui refuse le rôle de Danton, qu'il rêve de jouer, que Steve réalise qu'on le l'autorise pas à jouer « des rôles de blanc ». Son professeur lui demande de « chercher des scènes de noirs » - pour lui, il est invisable qu'un homme noir puisse jouer Danton. Mais cela ne marche que dans un sens, car il est tout à fait prêt à grimer un comédien blanc de peau pour qu'il puisse donner la réplique à Steve dans le rôle d'un homme noir. L'interdiction est à sens unique...

Steve n'ose pas se dresser contre son professeur car il a peur de lui-même, de jusqu'où il pourrait s'emporter : « je préfère fermer ma gueule parce que sinon le délinquant de TF1 là il va le voir ». En disant cela, Steve se conforme aux images véhiculées dans les médias, c'est-à-dire qu'en laissant cette phrase au montage, Alice Diop montre comment la représentation des jeunes de cités dans les médias vient influencer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. A force d'être désignés comme violents à la télévision, ils finissent par se croire eux-mêmes violents, alors même que Steve le clamait encore et encore au début du film : « je ne suis pas comme ça ».

Steve est passé d'un rêve de gloire à Hollywood à la déception de ne jamais pouvoir incarner Danton, le personnage de ses rêves à qui il s'identifie à travers ses idées. Il fait alors preuve d'abnégation, de résignation : « c'est ce que je voulais. Même si c'est injuste, je dois en passer par là ». Nous le retrouvons dans un rôle de défenseur de la cause noire. Le cœur n'y est pas. Le professeur semble ne pas comprendre : « vous ne vous sentez pas concerné par cette scène ? Prenez la cause à bras le corps, défendez un peu ! » Pour lui, un homme noir est forcément représentant de la communauté noire. Ironiquement, le texte de la pièce exprime ce que Steve a dans son cœur : « mon peuple n'a pas besoin de moi pour s'exprimer ».

Pour le spectacle de sa troisième et dernière année, Steve doit jouer le rôle du chauffeur noir campé par Morgan Freeman dans le film « Miss Daisy et son chauffeur ». Suite à la répétition de la scène, il prend sa tête entre ses mains : conscient du rôle dans lequel on l'enferme, un épuisement moral semble le gagner.

Pourtant, le professeur de Steve n'a pas de mauvaises intentions. Il n'a pas tout simplement pas conscience

de l'étroitesse de sa vision. Il fait même souvent preuve de bienveillance, comme lors de la scène où Steve est convoqué par la directrice pour faire un bilan sur son parcours au cours Simon. Le professeur et la directrice l'encouragent et soulignent ses progrès, prononçant la phrase que Steve attendait tout ce temps : « vous avez votre place à 100 % ici ». Ils l'engagent à ne pas rester en retrait du groupe, de ne pas se mettre « à la marge ». Ce qui révèle un cercle vicieux : plus Steve se sent exclu du groupe, plus il se renferme et s'isole, et plus il est exclu du groupe, etc...

Paradoxalement, ce qui l'éloigne du groupe (la peur qu'il inspire de par sa carrure physique et ses signes d'appartenance à la banlieue) est ce qu'on lui reproche de manquer sur scène : « ça manque de violence et d'autorité » lui rabâchent sans cesse son professeur et la directrice. Régulièrement, on souligne son manque de colère dans son jeu. Le spectateur du film sait alors la lacune de la vision du professeur : lui a vu Steve se mettre en colère, sait qu'il en est capable. Mais, enfer-



mé dans des rôles par lesquels il ne se sent pas concerné, bloqué par le regard des autres qui craignent justement sa violence, Steve ne peut pas déployer cette colère dont son jeu a parfois besoin.

Lors du spectacle de fin d'études, Steve observe depuis les coulisses un autre acteur jouer Danton, le révolutionnaire guillotiné, sur scène. Lui jouera le chauffeur noir, n'ayant pas accès à ce rôle qu'il désirait tant. Peu avant d'entrer sur scène, Alice Diop filme son allure massive, de dos, remplir tout le couloir. Un rôle trop petit pour lui. Un monde trop petit pour lui.

« S'ils savaient que je faisais du théâtre mes potes...ils me reconnaîtraient pas s'ils me voyaient sur scène ». Steve mène une double-vie. La réalisatrice étant la seule au courant de son secret, elle devient sa confidente privilégiée, et le lien qui se tisse entre elle et Steve est la moelle épinière du film. Alice Diop a accompagné Steve pendant ses trois années au cours Simon, elle est présente à tous les instants importants de son apprentissage, capte les répétitions, confrontations, représentations, doutes et découragements.

Elle pousse Steve à s'interroger sur ce qu'il vit, dans une dynamique presque thérapeutique. Bien qu'elle n'apparaisse jamais à l'image, sa voix est présente et en fait un personnage à part entière du film.

Alice prend vite conscience que ce qui pèse aussi lourdement sur les épaules de Steve, au-delà de devoir apprivoiser, et être apprivoisé par un terrain sur lequel il ne se sent pas légitime, c'est le secret qu'il garde et la double-vie qu'il mène. En-dehors d'Alice, il doit assumer sa vie au cours Simon seul, sans pouvoir partager ce qu'il ressent avec son entourage.

Lorsqu'Alice filme le quartier de Steve, la profusion et l'effervescence du monde du théâtre laissent place à des plans contemplatifs qui montrent l'immobilisme de la cité où vit le jeune homme. Cette sensation se cristallise quand Steve reste figé à sa fenêtre, l'air préoccupé, ailleurs. Cet air préoccupé, Alice le traque avec sa caméra. « T'es préoccupé en ce moment ? » Steve raconte que son passé de délinquant le tire en arrière : « c'est le passé qu'on paye ». Il est soupçonné d'avoir participé à un braquage. La cité est comme « un aimant » », il est très difficile de s'en émanciper. « Moi je braque la scène. Ce qui me fait peur c'est que ça me ralentit dans tous mes projets ». Car à Paris, il peut se reconstruire une image, une réputation, repartir à zéro : « dans un coin j'ai une image propre, au cours Simon, au cours de mime...»

La veille de son spectacle de fin d'étude, Steve se décide à avouer à un ami qu'il suit une formation d'acteur depuis trois ans. Steve souffre des préjugés des autres, mais les siens sont désamorçés lorsqu'il partage son secret avec son ami. La réaction d'incompré-

hension qu'il craignait n'a pas lieu : son pote trouve ça tout simplement génial. Il le félicite, la fierté et l'admiration dominant. Pour la première fois on voit une véritable expression de joie sur le visage de Steve.

Ses deux univers se rencontrent alors enfin alors que ses amis de la cité viennent assister au spectacle. La caméra les suit, et capte aussi bien les codes qui leur manquent dans un lieu de théâtre, que le grand plaisir qu'ils prennent à voir Steve jouer sur scène. Lorsqu'il sort de scène, il semble heureux, moins préoccupé – il n'est plus seul. Il refuse par contre d'assister à la suite du spectacle, ce qui souligne l'échec définitif de son intégration parmi le groupe d'élèves du cours.

La toute dernière scène est un cadeau qu'Alice fait à Steve. Elle lui permet de jouer le monologue de Danton sur l'égalité et la liberté devant la caméra. Elle choisit de le filmer à l'extérieur, parmi les passants : Steve assume et porte sa voix, il ne se cache pas et déclame le discours de Danton en public, alors qu'on ne l'a pas autorisé à le faire sur les planches d'un théâtre.

Les questions de l'égalité et de la liberté dont parle le monologue cher au cœur de Steve sont universelles. Elles concernent tout un chacun. L'histoire de Steve est celle d'une émancipation, elle est la tentative d'échapper aux choses qu'on a déterminé pour nous sans nous demander notre avis. En concluant sur ce monologue déclamé fièrement face caméra, Alice Diop adresse un message là aussi universel : il appartient à chacun de devenir ce qu'il a envie d'être, sans attendre la permission des autres. C'est à chacun de bâtir sa propre légitimité.



LE SAVIEZ-VOUS ?

- Steve et Alice Diop, la réalisatrice du film, ont grandi dans la même cité mais s'étaient perdus de vue depuis longtemps. Ils se sont retrouvés à un mariage. C'est alors que Steve lui a avoué s'être inscrit en secret au cours Simon. Alice Diop a pu assister à une répétition et y a vu la matière pour son prochain film qui est devenu « La mort de Danton ».

- Suite à sa formation au cours Simon, Steve a décroché un petit rôle dans la série « Braquo » [7]. Depuis, il a tourné des films tels que « Rengaine » [8], « Qui vive » [9], « Les Combattants » [10], « La fille du patron », ou encore « Réparer les vivants » [11].

- Alice Diop a filmé Steve pendant deux ans et demi, jusqu'à la fin de sa formation. La dernière scène, quand ses amis viennent le voir jouer, correspond au dernier jour du tournage.

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

La Mort de Danton est sélectionné dans nombre de festivals et remporte des prix, notamment le prix des bibliothèques au prestigieux Cinéma du Réel. À quoi attribuez-vous ce succès ?

Sans faire preuve de fausse modestie, je pense que c'est un peu exagéré de parler de succès. Mais c'est vrai que j'ai été ravie de l'accueil du film et notamment de ce prix au Cinéma du Réel, qui est arrivé très vite après la fin du montage. Je pense que beaucoup de gens s'identifient au parcours de Steve, à sa soif d'émancipation, à son désir de s'inventer une vie et d'oser imaginer un possible plus vaste que celui auquel il était destiné. Je me souviens d'une femme âgée, qui est venue me voir après une projection et qui m'a dit les larmes aux yeux, «Steve c'est moi», j'étais extrêmement touchée. Elle était blanche, elle venait de Picardie et elle avait reconnu en lui son propre complexe d'illégitimité. Je suis très heureuse que ce film puisse parler à tout le monde. Faire de Steve un personnage auquel nombre de personnes puissent s'identifier, était très important pour moi. Je crois que ce film peut être envisagé plus largement que la discrimination qui frappe les acteurs noirs en France ou les préjugés qui touchent les jeunes originaires des banlieues

Comment avez-vous rencontré Steve Tientcheu ?

Nous avons grandi dans la même Cité, les 3 000, à Aulnaysous-Bois, mais j'ai ensuite quitté la Cité et ne l'ai revu qu'à l'occasion d'un mariage. Je pensais qu'il était resté conforme à ce que j'imaginai qu'il pouvait devenir en banlieue, mais il m'a dit qu'il prenait des cours de théâtre au Cours Simon. Ce fut un choc : je me suis aperçue que je lui appliquais les mêmes préjugés que je condamnais ! Je lui ai demandé si je pouvais venir assister à une répétition, et cela m'a semblé d'une grande violence : la place qu'on lui donnait, le regard des autres. C'est alors que je lui ai proposé de faire le film.

La Mort de Danton porte ce titre car vous donnez à Steve la possibilité d'interpréter, seul et dans la rue, le rôle dont il rêve mais qu'on lui refuse obstinément sur les planches, car il est Noir. Était-ce là le sujet principal du film ?

C'est moi qui ai demandé à Steve d'interpréter cette scène, c'est moi qui l'ai poussé à interpréter le rôle de Danton. C'était une manière de dire «n'attends pas des autres la légitimité de devenir ce que tu veux

être ». Comme je le disais plus haut, je crois que ce film aborde plus de questions que la place accordée aux acteurs noirs en France. Pour moi, cette réalité est en fait révélatrice de quelque chose de plus vaste. Le sujet de mon film, c'est plutôt comment échapper à l'enfermement du regard de l'Autre, comment inventer sa propre vie et devenir la personne de son choix en dépit de ce que les autres nous renvoient, en dépit des places et des rôles qui nous sont assignés. Bien entendu avec quelqu'un comme Steve, une espèce de caricature ambulante de tous les clichés que les gens peuvent avoir sur les «jeunes de banlieue», cette question prend une dimension sociale et politique particulière.

Au Cours Simon, Steve est seul car il fait peur. Est-ce lié à son parcours de banlieue ou bien à autre chose dans son personnage ? Ne s'agit-il que d'une projection des autres élèves ?

Ce film est l'histoire d'une rencontre avortée. La plupart des gens croisés au Cours Simon n'ont pas réussi à dépasser l'image préconçue qu'ils avaient de lui. Et cela en effet, parce qu'il vient du 93, parce qu'il a un physique très imposant. Steve incarne malgré lui tout l'imaginaire que les gens peuvent avoir sur la racaille de banlieue. Ils l'ont enfermé dans ce rôle. Lui en retour s'est isolé par défense. Je trouve ça dommage parce qu'il a quand même fait l'effort de prendre son RER pour quitter l'enfermement de sa cité, ou il végétait depuis des années, pour tenter de réaliser son rêve : celui de devenir acteur. On rend souvent les jeunes comme Steve responsables de leur situation sociale. Au moment où j'ai commencé ce film, le discours sur la méritocratie était dominant. La fameuse injonction culpabilisante « quand on veut on peut ! » était très en vogue. Avec ce personnage, j'avais l'occasion de montrer qu'il ne suffit pas de vouloir, encore faut-il être accueilli ! C'est valable dans une école de théâtre, mais aussi malheureusement dans bien d'autres endroits de cette société française si compartimentée.

Steve accepte les rôles qu'on lui fait jouer, pourtant très stéréotypés : l'esclave, le chauffeur, le mafieux, le militant. C'est la panoplie des rôles dédiés aux hommes noirs. Quel est le déclic qui lui permet d'en prendre conscience et de le remettre en cause ?

C'est arrivé au cours de la troisième année. Justement après qu'il ait demandé de jouer Danton et qu'on lui a refusé, en lui disant que Danton n'était pas noir. Pendant les deux premières années, il avait avant tout à cœur d'apprendre un métier. Il ne se rendait pas vraiment compte qu'il interprétait sans cesse tous les stéréotypes de l'imaginaire du Noir par le Blanc. Moi si, mais je me suis refusée à lui en parler. Je n'avais pas envie d'influencer sa manière de voir et surtout, ayant l'opportunité de le filmer pendant les trois ans de sa formation, j'espérais que cette prise de conscience arriverait avant la fin de son apprentissage.

Êtes-vous en tant que réalisatrice également confrontée à cette violence symbolique des préjugés ?

D'une certaine manière oui, de façon plus feutrée on va dire, sans d'ailleurs que ce soit toujours mal intentionné. J'ai longtemps eu le sentiment qu'en tant que réalisatrice noire, on attendait de moi que je ne m'intéresse qu'à l'Afrique ou à la banlieue. J'ai refusé de participer à une émission où on me demandait d'intervenir sur le cinéma africain d'aujourd'hui. Je ne me sentais pas du tout légitime pour parler de tout ça. Je suis sénégalaise d'origine, je vais au Sénégal aussi souvent que je le peux, mais je vis et travaille en France. J'ai vraiment à cœur de ne me laisser enfermer dans aucune étiquette. Mais pour les jeunes réalisateurs issus de l'immigration comme moi c'est parfois difficile. Je revendique le droit de m'emparer de n'importe quel sujet. Si je dois parler de la banlieue dans un film, ce n'est pas parce que j'y suis née, mais parce que j'aurais accroché avec une histoire qui me paraît nécessaire à filmer. Pour moi La Mort de Danton n'est justement pas un film sur un mec noir de banlieue. Ce qui m'a intéressé, c'est la dimension romanesque de ce personnage.

Vous évitez la sociologie des cités si répandue à la télévision : Steve est peu montré en situation en banlieue. Pourquoi ?

Cela a vraiment été un choix au montage. J'avais tourné quelques scènes dans sa cité avec ses amis. Mais au montage nous avons décidé très vite de ne pas les mettre. Elles ne permettaient pas de dépasser les images préconçues et stéréotypées sur la banlieue. Les copains de Steve sont supers, ils m'ont accueillie avec bienveillance et m'ont donné toute confiance pour les filmer dans leur intimité. C'est au nom de cette confiance que nous avons décidé, avec la monteuse du film, Amrita David, de ne pas les garder. Je n'avais pas assez de matière avec eux pour les faire vraiment exister comme personnages. Alors les montrer juste en train de galérer, au pied des barres en fumant des joints, ce n'était pas possible pour nous. Nous n'étions

pas là pour conforter les clichés mais avant tout pour les déconstruire !

De même, Steve ne fait pas de grands discours : il encaisse en silence et ravale sa rage.

Est-ce son personnage ou bien un choix de montage ?

On a essayé au montage de traduire la lente émergence de sa prise de conscience, mais aussi l'incapacité qu'il a eue de parler à son professeur de théâtre. C'est difficile lorsque l'on manque de confiance et que l'on se sent illégitime socialement d'aller affronter «l'opresseur», même s'il s'agissait plus ici d'une sorte de domination culturelle et sociale.

Le professeur de théâtre est plutôt bien intentionné mais reste victime de son ghetto mental : le voyez-vous comme typique de notre société ?

Je suis persuadée que le prof de Steve n'a pas été malveillant avec lui. Je pense juste qu'il manque un peu d'imagination. Dire d'un acteur noir qu'il ne peut pas jouer Danton parce qu'il est noir, c'est nier à mon sens le travail qu'a pu faire Peter Brook ou ce que fait avec brio Ariane Mnouchkine. Ce qui s'est passé pour Steve au Cours Simon, c'est en effet une métaphore de ce qui se passe un peu partout en France, où les discriminations à l'encontre des minorités visibles sont criantes. Toujours ce regard ! Ce regard qui enferme, qui assigne à une place à un statut, à un quartier, à une profession !

Le tournage s'étale sur pratiquement les trois années de formation de Steve jusqu'au spectacle final : comment avez-vous procédé pour choisir les bons moments ?

Nous avons choisi les moments les plus forts de son apprentissage. Nous avons tenté de traduire à la fois l'émergence de sa prise de conscience, mais aussi les effets qu'a pu produire sur lui cette violence symbolique. Très vindicatif dans notre premier entretien, il s'est enfoncé peu à peu dans une lente dépression, comme ployé sous le poids de toute cette oppression subie. C'est ce qui s'est produit dans le réel, nous avons respecté ça dans le film.

Le film sonne comme une invite à franchir les barrières sociales en se fichant du regard des autres. Cela est-il vraiment possible ou bien Steve restera-t-il une exception ?

Comme je vous l'expliquais pour le sens donné à la tirade de fin que Steve déclame dans la rue, «la liberté on ne la réclame pas, on la prend !», pour reprendre cet adage.

Je ne demande plus aux autres qu'ils me reconnaissent comme réalisatrice, j'accepte enfin de me considérer comme réalisatrice. C'est à nous de travailler sur nos propres complexes, de nous autoriser le droit de nous sentir légitimes. Je crois qu'il nous faut dépasser les postures victimaire, même si je ne nie pas les difficultés, les barrières nombreuses à franchir pour ceux qui ne font pas partie de la majorité dominante, il est nécessaire pour nous de faire ce travail. C'est la seule façon de combattre les préjugés : garder la tête haute. Je crois que ça peut aider aussi pour ne pas trop en souffrir, parce que ça peut rendre dingue !

Est-ce que Steve a pu trouver des rôles après sa formation ?

Oui, il a été repéré par Canal+ pour jouer dans la saison 2 de la série Braquo. Bon, il joue un mafieux, mais je crois que ça lui a plu. Il ne faut pas non plus oublier que ses acteurs fétiches sont De Niro, Pacino, Gabin, Ventura, les grands bandits d'envergure ! Mais bon, Al Pacino peut jouer Tony Montana et Richard III. J'espère que ce sera le cas pour Steve. Il en a le talent, assurément !



PROJECTIONS:

- JEUDI 24 JANVIER À 15H
- VENDREDI 25 JANVIER À 11H30
- SAMEDI 26 JANVIER À 10H30

Les rencontres
du film d'art

24 - 27 janvier 2019 • 6^e édition



D'après Andy Goldsworthy